Document generated on 05/27/2025 11:37 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Mon aveugle

Hélène Robitaille

Number 97, Spring 2003

La honte

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14491ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Robitaille, H. (2003). Mon aveugle. *Moebius*, (97), 99–105.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Hélène Robitaille

Mon aveugle

Je viens de croiser un aveugle. Il n'a pu apprécier ni le charme envoûtant de ma silhouette famélique ni s'étonner de mon air fébrile, altier et inquiet tout à la fois. Avec ce fin alliage, je propose, jour après jour, un curieux spectacle aux voyants. Mais pas aux aveugles. Le mien a juste maugréé, vieux fou qu'il est, quand j'ai buté sur sa canne pour m'échoir ensuite avec fracas sur la terre détrempée. Je portais un paquet contenant une gracile ballerine chinoise en porcelaine. C'est ainsi que meurent les bibelots. Je me suis relevée. Du haut de mon vaste corps décharné, maculé de boue, j'ai toisé l'infirme.

— Vous avez...

— Hein?

Cassé ma ballerine. Je viens de casser ma ballerine. Hier je divaguais dans la ville. Je n'avais rien à faire d'autre, naturellement. Je suivais les gens, surtout les Chinois.

Car avec eux, jamais d'injures ni de mépris lorsqu'ils découvrent mon innocent manège. Il n'y a même pas un haussement d'épaules – du moins chez les hommes, et c'est d'eux, généralement, que je me fais le chihuahua fidèle –, qui servirait par exemple à montrer aux autres passants que je leur suis inconnue, étrangère. Et qu'on peut donc en toute bonne conscience continuer son chemin en m'abandonnant derrière soi, à mon sort de désœuvrée. Quand même, les Chinois ouvrent un instant du mieux qu'ils le peuvent leurs yeux de goéland en m'apercevant sur leurs talons: j'ai partagé comme ça des milliers de secondes de malaise avec mes compatriotes bridés.

Par contre, ce n'est pas moi, oh non, qui les épierais encore de seuil en seuil, une fois leur maison regagnée.

Ce que je partage avec eux dans la rue, c'est leur cadence de passants: oui, cela, être de simples passants.

Hier donc, après que d'un œil agrandi un Chinois m'eut interdit de le suivre plus longtemps sur le chemin de sa vie, l'idée m'est venue de regarder à ma gauche. S'y dressait, faussement givrée, la vitrine d'un magasin crasseux et trop encombré. Parmi le bric-à-brac inutile entassé là, j'ai vu cette ballerine au tutu rose en train de me faire une longue arabesque: quelle constance, me suis-je dit, quel engagement du corps et même de l'âme dans ce curieux mouvement qui ne sert à rien, mais dont je ne pourrai jamais moi-même m'emparer, par manque de souplesse et de foi. Je suis entrée dans la boutique chinoise pour vider mes poches et acquérir l'inutile danseuse délavée. Qui m'avait plu, qui s'était mise à m'aimer.

— Es-tu jolie fille, toi? Dis-moi.

L'aveugle parle d'une voix glauque. Gluante. Je vais teinter la vie de cet homme sans yeux d'extraordinaires visions qui l'accompagneront ce soir quand il ira dormir seul, tenant à deux mains son petit oiseau avec au cœur une joie nouvelle. Et élégante.

— Oh! l'aveugle... Je suis belle! À ce point que le monde s'embellit à mon approche! Je suis la joie des pauvres, ceux qui de leurs yeux maigres font jaillir leurs plus belles larmes quand, gracieuse, je les ai salués!

— Pffffff!

Trop emporté. Il y a des fois où le langage doit demeurer simple, près des gens. Je reprends.

— J'ai une très grosse poitrine rose, avec un ventre doux, au bout duquel je cache, entre de jolis pétales, ma rose plus rose que ma poitrine rose.

— Ahhhhh...

Il m'a comprise cette fois, je le sens. Grâce à ce mélange intuitif de la danse et du langage. Ainsi la profondeur de son «ahhh» s'est fondue au mouvement de ses jambes qui s'écartent lentement et de sa main qui court à l'intérieur de sa cuisse.

J'ai envie de m'amuser à ses dépens.

—Non. À la vérité, je suis couverte de poils et de verrues. Le fond de ma tête ruisselle de gales et de pustules humides qui crèvent puis se reforment, inlassables,

au fil des saisons. Mes dents pourrissent et vacillent, mon nez tordu est rempli de crevasses et de veines rouges.

Mon aveugle referme un peu ses cuisses.

— Mais!... mystère ou grâce... mes yeux sont d'un bleu profond, et magnifique...

On dirait qu'il me regarde avec dégoût. Je le comprends un peu: comment se fier à ce que je lui dis? Comment choisir ou saisir les choses vraies derrière leur masque aveugle et trompeur?

... Comment m'y prendre pour aller vers l'autre et me dévêtir sans peur, pour me laisser simplement aimer, pour me trouver une petite maison à habiter? Pour cesser d'avoir honte, cesser de m'attacher aux passants? Quelqu'un me prendra-t-il un jour sous son aile chaude? Ainsi je pense, toute souillée.

— ... Je suis fort laide, en vérité, lui dis-je en guise de conclusion.

Oui, sans le charme ensorceleur des verrues, sans la force de frappe des mots pustule et poil, je suis sobrement laide. En vérité, en vérité, je suis laide. Peut-on m'aimer ainsi, si nue? Oh la la! je l'ignore.

Que les conversations sur les bancs de parc sont exigeantes! Elles me trompent, immanquablement. Au départ, je m'imagine que leur caractère impersonnel me préservera d'une trop grande fraternité avec l'inconnu assis accidentellement à mes côtés. Que je dise n'importe quoi, mensonge ou vérité, au vieux débris gisant le long de mes flancs, qu'est-ce que ça peut bien changer? Or voilà que ça change tout, justement. Chaque fois, ça change tout. L'envie de fraterniser avec mes frères les débris finit toujours par triompher.

Cet aveugle est bien étrange. En ce sens qu'il n'ajoute plus rien. Il ne renifle même plus. Il semble qu'il va bêtement laisser mourir le début somme toute sympathique de notre relation si je n'interviens pas. Les derniers mots que je lui ai dits sont tout de même «je suis fort laide, en vérité». D'ordinaire, entre loques et vieux débris, c'est le genre de réplique qui favorise la répartie. Mais pas cette fois, dirait-on. Je lui jette un coup d'œil: je ne veux pas faire l'amour avec lui, je veux juste converser.

— Je ne...

Non. Je ne suis pas forcée de lui dire ça. Je peux trouver mieux: un peu plus léger, un peu plus relevé en même temps. Quelque chose qui nous rapprochera davantage, qui appliquera sur nos deux détresses un baume bienfaisant. Mais il se retourne vers moi, en ouvrant la bouche comme pour se mettre à parler...

— Veux-tu qu'on couche ensemble? lance-t-il entre ses dents jaunes.

C'est la même chose chaque saison. En ce sens que j'offre mon corps à un homme déchu dans quelque coin sale de la ville. Ah! misère des miséreux! N'enfonce pas durement ton petit sexe au fond du mien, toi le loqueteux, toi mon petit père comme ils disent chez les Russes. Tu es mon ange aujourd'hui, mon frère de grisaille. J'aime mieux que nous restions tendrement l'un près de l'autre sur notre banc de parc.

— Hé! qu'est-ce que tu fais là, gamine?

— Je caresse vos cheveux. Laissez-vous donc faire. Comme ça... Et fermez vos yeux blancs, de grâce. Ma mère a des cheveux comme les vôtres, je m'en rappelle. Ce sont des cheveux d'enfant, malgré la crasse qui les recouvre.

Petit père aux yeux tristes, qu'allons-nous devenir? Avec quelle sorte de mauvaise glaise avons-nous été pétris vous et moi?

— J'ai une chambre pas loin d'ici.

— Moi aussi.

— Il y a un bon lit dedans, on y est bien.

— Je vais y réfléchir. Il faut que nous parlions d'autre chose avant d'aller nous enfermer dans ta chambre maudite. Ne serait-ce que pour la forme! Que pour tendre à une certaine grâce!

— Hi! Hi!

Il se fout de ma gentille bouille. Cette bouille toute pleine de lumière et de compassion à son égard pourtant.

— Hi! Hi!

Encore. Un autre coup, vlan!, porté à mon espoir de voir un jour le monde s'élever un peu, malgré toutes ses bassesses, le temps d'une petite joie!

Je ne connais rien de plus mystérieux que la joie. Elle est infiniment plus saugrenue que le bonheur, en ce

sens qu'elle n'est pas tenue de durer. Ce qui fait qu'elle advient parfois au hasard, comme un voleur ou un baiser ami. Je dis parfois, mais je sais quel étrange pouvoir j'ai d'accroître la fréquence de ses avènements dans ma sombre vie. Il suffit qu'un matin je me lève accompagnée de cette grande pensée de la joie pour qu'elle se mette en branle, semble-t-il, et tente de me surprendre à chacun des coins de rues où la veille encore je n'avais perçu que ma poisseuse futilité.

Je me dis souvent: tu es sans attaches, petit vent, tu es libre... qu'une grande étoile se lève au ciel et tu pourrais, toi, marcher dans son sillage, dans la poussière d'or qu'elle répand sur la terre, tu pourrais la suivre, toi la pauvre, toi que la joie a choisi de bénir en secret.

Car au fond du puits de l'âme des choses, je crois qu'il a fallu jadis aux rois mages beaucoup de bon sens pour tout abandonner et suivre une étoile. Il leur fallait être mystérieusement convaincus de trouver sous sa lumière la joie au bonheur enfin mêlée. Oui, c'est cela. Que je force la joie à s'unir au bonheur. Mais qu'elle n'est pas simple à mettre en marche, ma destinée de roi mage!

— Qu'en dis-tu, débris?

— Hein?

— C'est difficile d'être un roi mage!

— ...

— Hein? Tu ne trouves rien à dire, hein?

— Non.

— ... me répliques-tu, l'air de me regarder bien en face. Petit berger précaire, va! Grand naïf sous les étoiles, grand poète des choses demeurées simples!

— Bon, euh...

— D'ailleurs, tout cela me fait penser à un épisode des *Mémoires* de Sacha Guitry!

— Je vais changer de banc.

— Je vais t'y mener! Comme un vaillant chien-guide!

Et nous voilà redressés, côte à côte, nos cœurs vaillants, en route sur le chemin de la vie!

— Bon, non, non: toi tu vas de ton côté, et moi tout seul du mien.

— Mais tu ne m'as même pas pénétrée! Tu ne m'as même pas prise dans tes bras. Tu n'as même pas grogné

en haletant autour de moi, en enfonçant tes ongles noirs dans ma peau d'ange. Si tu ne fais pas ça, mon aveugle, je vais me sentir moins que rien à présent, je vais avoir envie de mourir. Ne m'abandonne pas je t'en prie, conduis-moi chez toi...

L'aveugle s'est arrêté au milieu du parc, il a déployé ses muscles avachis, il a pris soudain l'ampleur d'un roi. Puis il a tendu sa vieille main dans l'espace: elle était là, flottante, attendant mon visage. Quand elle l'eut trouvé, les yeux blancs s'emplirent de larmes. Je sais qu'il ne me laissera pas choir derrière lui: nous marchons vers son royaume noir.

Il s'est mis à chercher mes seins à tâtons sitôt que nous sommes entrés dans la chambre: peine perdue, première illusion dissoute. Il est vrai que je suis restée très enfantine. Je l'ai senti brusquement plus hargneux envers moi. Le roi est mort. Fausse femme, a-t-il l'air de dire à présent, tout en me dévêtant avec rudesse. Je le sens qui va bientôt scruter des doigts ma petite citerne sèche, lui retroussant les bords, lui déchirant les alentours, lui cherchant l'eau qu'elle a perdue. Depuis quelques années, il est vrai, toutes les mers intérieures de toutes les couleurs m'ont désertée, et ce désert qui monte en moi me navre. Fausse vivante, pourra-t-il alors me dire. Que suis-je donc venue chercher auprès de lui? Je m'agrippe brutalement à ses épaules et enfouis mon visage dans sa toison noire et nauséabonde, car je sens venir une bouffée d'effroi à l'idée qu'il puisse ne pas me prendre.

Qui donc jadis m'abandonna si fort? Qui donc le fit si bien, ce geste de me laisser choir en chemin, pour qu'à présent malgré mes visions d'étoiles je ne lise plus le monde qu'à tâtons? Pour qu'à présent mes désirs de joie soient si forts que je suivrais pour les combler n'importe quel morceau d'étoile tombé du ciel et gisant près de moi?

Touchant enfin mes petites peaux sèches, mon aveugle m'éloigne de lui et m'oblige à demeurer là, au milieu de son lit. Je ne me suis jamais sentie si seule, n'est-ce pas idiot? Il secoue rageusement sa petite queue en sautillant, tantôt sur sa jambe droite, tantôt sur sa jambe gauche: c'est vraiment un très petit homme, trapu, avec des genoux tellement noueux qu'ils font penser à de vieux ananas. Il

vient d'atteindre ce je ne sais quoi qu'il attendait et il se met à dire «Ah! ah!» très fort, en se jetant précipitamment sur moi, en me relevant sur mes quatre pattes puis en me prenant comme si j'étais un homme, ce qui bêtement ne m'était jamais encore arrivé. Il s'abstient de frôler mon étrange jardin secret qui va bientôt mourir... mais dont l'agonie est lente!

Ainsi, tandis que s'accélère le tempo de ma première enculade, j'entends la tendre complainte voilée de mon beau jardin d'hiver qui voudrait que je l'inonde (mais je ne sais plus comment), qui voudrait retrouver le goût du sang mêlé au goût de la sève, mêlé au goût de l'eau, mêlé au goût du sel... «Ahhh!» dit l'aveugle une dernière fois, en m'allongeant auprès de lui dans un troublant esprit de tendresse, me retenant contre son corps de poils.

Je suis soudain très fatiguée. Je m'en rends compte à présent: je manque de force pour continuer à vivre. La vie est pleine d'incompréhensibles ballottements et de secousses mal cadencées, et moi je rêve qu'on m'apaise, qu'on me parle à l'oreille d'une voix chaude.

L'homme ronfle. Tandis que dans le parc, tout près, gît en morceaux ma ballerine dont j'ai bouleversé la fine allure altière. Placée sur le bord de ma fenêtre, je lui aurais laissé le soin d'évoquer malgré moi mes somptueux pays d'enfance, là où comme n'importe quel enfant j'ai dansé, l'âme droite.

Pourquoi les hommes ronflent-ils si bruyamment? N'ont-ils pas honte? Moi aussi je ronfle. Mais pudiquement, élégamment. Je veux dire sans que personne ne le sache. Puisque personne ne vient m'écouter dormir. Personne ne vient surprendre mes petites hontes sur le pas de ma porte et, surtout, personne ne franchit le seuil de mon humble mansarde.

Je me lève, me vêts.

— Adieu!... Adieu!...

Il ne voit ni n'entend mon départ: il ronfle.